

Culture, Connaissance et Evolution

Dan Sperber et Lawrence Hirschfeld

Résumé d'un article de "MIT Encyclopédia of the Cognitives Sciences" (pp. cxi-cxxxii)

Résumé et traduit par G. Beuchot - février 2001

Révisé par M. Fillipi

La plupart des travaux en sciences cognitives se focalisent sur la manière selon laquelle un composant individuel : esprit, cerveau ou ordinateur, traite de diverses formes (ou sortes) de l'information.

Les organismes individuels sont membres d'espèces et partagent avec les autres membres de leur espèce un génome et la plupart des traits phénotypiques de cette espèce. Par essence, les organismes ont les capacités cognitives qui caractérisent leur espèce, avec des variations individuelles relativement superficielles. Une part importante de leur activité cognitive est dirigée vers les autres membres du groupe avec lequel ils coopèrent ou sont en compétition.

Socialité et culture sont rendues possibles par les capacités cognitives, elles contribuent au développement ontogénétique et phylogénétique de ces capacités, et fournissent des données (ou informations) qui leur sont propres (*idée d'entrée, d'« afférence »*) aux processus cognitifs.

Bien que les phénomènes qui s'actualisent au niveau de la population influencent le développement et l'implantation de la connaissance au niveau individuel, une recherche pertinente de ces phénomènes n'a pas été systématiquement intégrées aux sciences cognitives. Pour une bonne part, ceci est dû au fait que ces questions sont abordées par des spécialistes universitaires qui viennent de domaines d'études très nombreux et variés, et qui ont des traditions de recherche très différentes. Du fait que les chercheurs font confiance à des pratiques méthodologiques et théoriques parfois difficiles à harmoniser (par exemple expériences de laboratoire contrôlées versus observations naturalistes), l'influence des idées issues de ces phénomènes dans ces disciplines et traditions de

recherche différentes est souvent injustement limitée, même lorsque des spécialistes travaillent sur des problèmes similaires.

De plus, une des notions de base qui devrait rassembler ces chercheurs, la **notion même de culture**, est définie et exploitée de manières radicalement différentes. Elle est, en elle-même, la **source de profonds désaccords**.

Tout le domaine traité dans cet article est chargé de polémiques et d'incompréhensions. Personne ne peut se réclamer d'un point de vue œcuménique ou même d'en avoir une pratique approfondie. Nous allons essayer d'être honnête avec la plupart des traditions de recherche sur lesquelles nous porterons notre attention, et de mettre en valeur celles qui nous semblent les plus importantes ou les plus prometteuses. Nous sommes très conscient du fait que le domaine entier peu être étudié de manière tout aussi équitable mais sous un autre jour, et fournir une image significativement différente.

Pour mieux mesurer l'importance qu'il y a de prendre en compte le travail sur les phénomènes au niveau de la population, nous classerons la recherche dans ce domaine en trois catégories :

1. L'acte de connaître (ou cognition) mis dans une perspective comparative et évolutionniste
2. La culture dans une perspective évolutionniste et cognitive
3. L'acte de connaître (ou cognition) dans une perspective écologique, sociale et culturelle.

1. L'acte de connaître (ou cognition) dans une perspective comparative et évolutionniste

Spontanément les humains attribuent aux animaux non humains¹ des états mentaux similaires aux leurs, tels que désirs et croyances. Néanmoins, c'était un lieu commun, solidement établi par les philosophies et religions occidentales, de penser que les humains sont radicalement différents des autres espèces et sont les seuls êtres à avoir un véritable esprit et une âme. Dans les controverses qui ont surgi après la publication des travaux de

¹ NdT : et aux ordinateurs ?

Darwin, des exemples anecdotiques de l'intelligence animale furent utilisés par l'auteur et ses disciples afin de remettre en cause la discontinuité entre les humains et les autres espèces. Cependant, jusqu'à une date récente, et à quelques exceptions notables près comme les travaux pionniers de W. Köhler sur les chimpanzés (voir « Gestalt Psychologie »), l'observation zoologique n'a eu qu'un faible impact sur la psychologie.

Béhaviorisme²

Des psychologues ont été cependant influencés par Darwin et ont épousé, sous une forme encore plus radicale, l'idée selon laquelle, fondamentalement, il n'y a pas de différence entre la psychologie des hommes et celle des autres animaux. Tirant partie en particulier des travaux sur le **conditionnement** de E. Thorndike et I. Pavlov, à partir de 1940, les béhavioristes ont développé le point de vue selon lequel un **ensemble unique de lois gouverne l'apprentissage de tous les animaux**. Tandis que les **naturalistes** prônaient que la psychologie animale était plus riche et plus similaire à la psychologie humaine qu'on le reconnaissait généralement, les **béhavioristes** insistaient eux sur le fait que la psychologie humaine était plus pauvre et beaucoup plus proche de la psychologie animale que nous aimerions le croire.

Pour les béhavioristes, le comportement est beaucoup plus sous de contrôle de forces agissant depuis l'extérieur sur l'organisme, telles que des stimulations externes, qu'en conflit avec des forces internes comme les instincts.

Ethologie

Plus innovants, les éthologues ont mis en évidence que **instinct et apprentissage** ne doivent pas être pensés comme des forces antithétiques : des processus d'apprentissage variés (comme celui d'empreinte ou celui d'apprentissage des chants par les oiseaux) sont guidés par un instinct pour **rechercher des informations spécifiques dans le but de développer des compétences spécifiques**. En donnant de l'importance aux mécanismes psychologiques spécifiques aux espèces, les éthologues ont montré que chaque espèce (pas seulement les humains) est, jusqu'à un certain degré, psychologiquement unique.

² NdT: ces sous-titres ne figurent pas dans le document original; je les ai introduit pour améliorer la lisibilité et la recherche d'un point de vue

Sous l'influence de Donald Griffin, les chercheurs en **Ethologie cognitive** ont essayé de répondre à des questions telles que : les animaux pensent-ils ? sont-ils intelligents ? ont-ils des expériences conscientes ?, et cela de manière positive. Pour arriver à cela, ils ont étudiés les animaux de préférence dans leur environnement naturel, en faisant des observations complétées par des expérimentations.

Cependant, comme le montre la longue histoire de l'étude des capacités linguistique des singes, la focalisation excessive de la recherche sur ce qui relie le monde animal au monde humain peut se révéler à la fin contre-productif. Les différentes espèces animales s'appuient [pour agir] à différents degrés et de diverses manières sur des capacités psychologiques qui leur sont propres. Certains types de comportements montrent de manière évidente qu'il existe des capacités cognitives et motrices hautement spécialisées. L'écholocation que l'on trouve chez les chauve-souris et les mammifères marins en est un exemple impressionnant. Une grande variété d'exemples différents de comportements fondés sur des capacités spécifiques nous est fournie par les différentes formes de communication animale. Dans le cas des primates, on a fait l'hypothèse que leurs processus cognitifs sophistiqués sont des adaptations à l'environnement social plutôt qu'à l'environnement naturel. L'hypothèse de l'intelligence machiavélique, ainsi nommée par R. Byrne et A. Whiten (1988) offre une explication non seulement à l'intelligence de primates mais aussi à leur capacité de participer à des interactions stratégiques avec un autre congénère, capacité hyperdéveloppée chez les humains bien sûr.

Dans le cas des hommes, on a suggéré que la forme d'intelligence générale de l'espèce fournit toutes les capacités cognitives nécessaires à la communication verbale. Ceci a été fortement contesté, sous l'influence de N. Chomsky, par les approches modernes d'**acquisition du langage**.

Démontrer la réelle portée de la vie en société est une remise en cause majeure des théorisations sur le mode darwinien, une contestation qui a été au centre des importants développements récents dans la théorie évolutionniste et dans les relations entre le biologique, le psychologique et les sciences sociales. La vie en société implique **coopération et compétition**. La compétition entre les organismes joue un rôle central dans le darwinisme classique et n'est donc plus du tout problématique. Mais l'existence

certaine du comportement de coopération est plus difficile à accommoder à la sauce darwinienne. Bien sûr, la coopération doit être avantageuse pour ceux qui coopèrent; cependant il semble invariablement qu'elle est encore plus avantageuse pour ceux qui s'y refusent, font cavalier seul et bénéficient du comportement coopératif des autres sans assumer le coût de coopérer. (Voir *Théorie de jeux* et *Théorie du choix rationnel*).

Etant donné ce qui se passe, il est surprenant que le comportement coopératif puisse même devenir un comportement stable dans le cadre d'une population qui évolue sur le mode de la sélection naturelle.

La confusion engendrée par l'existence de formes variées de coopération ou par l'**altruisme** dans les espèces vivantes a été résolue par les travaux de W.D. Hamilton (1964) sur la sélection au sein de la parentèle et ceux de R. Trivers (1971) sur l'altruisme réciproque (Un gène altruiste fait qu'un individu paie un coût, voir se sacrifie au bénéfice de sa parentèle et non de sa descendance parce que cela augmente le nombre de copies de ce gène à la génération suivante). Il est alors possible de prédire, quelquefois avec une remarquable précision, quels sont les événements contingents qui vont faire que se développe la sélection par la parentèle ou l'altruisme réciproque.

Sociobiologie

C'est en s'appuyant sur cette sorte de travaux que s'est développée la Sociobiologie. Principalement celle que propose E.O. Wilson, a été l'objet d'intenses controverses. Habituellement les **sociobiologistes** ont pour objectif d'expliquer le comportement, en particulier le comportement social, en supposant que la sélection naturelle favorise les comportements d'un organisme qui tend à maximiser le succès reproductif des ses gènes.

Psychologie évolutionniste

Dans les dernières années, la théorie évolutionniste a eu un impact important sur la psychologie cognitive (Barkow, Cosmides et Tooby 1992) en se focalisant sur le « lien perdu » (dans les explication des sociobiologistes ...) entre les gènes et le comportement, à savoir l'esprit.

Les psychologues évolutionnistes font du cerveau (ou esprit) un ensemble organisé

d'habitudes mentales, chacune ayant s'étant développée comme une adaptation à un problème présenté par l'environnement d'un ancêtre. (cf. S. Pinker et son modèle de langage)

2. La culture dans une perspective évolutionniste et cognitive

Il existe de nombreuses espèces d'animaux sociaux et dans quelques unes, le groupe social peut partager et préserver, par son comportement, l'information transmise à travers les générations (par exemple des chants propres à des populations locales de certaines espèces d'oiseaux ou la manière de casser les noix des chimpanzés d'Afrique de l'Ouest).

Archéologie cognitive

Les traces archéologiques laissées par les ancêtres des humains témoignent de l'existence d'outils à partir desquels nous pouvons faire l'hypothèse qu'il existait une culture technique rudimentaire il y a 2 millions d'années. Mais des cultures complexes accompagnées d'un riche **symbolisme culturel** se manifestant à travers des rites et un art n'apparaissent avec certitude qu'il y a 40 000 ans.

L'archéologie cognitive a pour but particulier d'expliquer la soudaine explosion de la culture et de la mettre en relation avec ses causes cognitives et leurs effets. Les deux perspectives : perspectives cognitive sur la culture et perspective culturelle sur la cognition sont légitimes et devraient être complémentaires. Jusqu'au début du 20ème siècle, les variations culturelles étaient souvent attribuées à de supposées variations biologiques des populations humaines. Pour les sciences sociales, longtemps il était normal de considérer que les capacités d'apprentissage des humains sont de l'ordre du général et peuvent être appliquées de la même manière à n'importe quel domaine empirique, et que les capacités de raisonnement sont également de l'ordre du général et peuvent être utilisées pour aborder n'importe quel problème, quelque soit son contenu. En le concevant ainsi, l'esprit humain apparaît être ce qui est nécessaire à une adaptation extra-somatique - la culture - adaptation qui a fondamentalement changé le mode de relation entre les humains et leur environnement. Les adaptations culturelles favorisent les adaptations cognitive en ce sens que les compétences culturelles et les artefacts permettent d'obtenir des résultats non prévisibles à travers l'architecture cognitive humaine. De nombreux spécialistes des sciences sociales en ont conclu que la

psychologie est fondamentalement sans intérêt pour les sciences sociales et pour l'étude de la culture en particulier. On peut cependant penser l'esprit comme une capacité à comprendre orienté de manière relativement homogène vers le général.

Anthropologie cognitive

B. Malinowski a essayé d'expliquer les croyances, et la culture de manière générale, comme une réponse à des besoins biologiques et psychologiques. **C. Levi-Strauss** a explicitement tenté d'expliquer la culture en terme de structure de l'esprit humain. Il a développé l'idée que des dispositions cognitives simples telle qu'une préférence pour les classifications hiérarchiques ou les oppositions binaires ont joué un rôle important dans le modelage de systèmes sociaux complexes, comme la parenté, et les représentations culturelles complexes comme le mythe.

La majeure partie des recherches relevant de **l'anthropologie cognitive** (voir D'Andrade 1995) acceptent l'idée que l'esprit humain applique la même catégorisation et les mêmes procédures d'inférence à tous les domaines cognitifs. Les premiers travaux dans ce domaine se sont concentrés sur la classification et ont tiré leurs outils conceptuels plus de la sémantique et de la sémiotique que de la psychologie cognitive (qui était encore à cette époque dans l'enfance ...).

Plus récemment les spécialistes **d'anthropologie cognitive** ont commencé à proposer que des structures de connaissance plus vastes : "schémas culturels" ou "modèles culturels", guident l'action et les croyances, en partie en activant d'autres schèmes culturels ou modèles, et en fonctionnant comme des certitudes construites sur une croyance culturelle et fonctionnant comme un tout. Certains de ces travaux ont conduit à travailler sur le **langage figuratif**, notamment les **métaphores** (Lakoff, Johnson, Turner : 1980-1989), et ont porté l'attention sur les modèles culturels structurés en termes métaphoriques. Il n'est pas étonnant alors que le connexionisme perçu comme une manière de modéliser l'esprit sans lui attribuer beaucoup de structure interne, soit maintenant populaire dans la tradition de l'anthropologie cognitive.

Différents arguments issus de différentes recherches rendent plausible une autre image de l'esprit. On suppose que nombre des capacités cognitives de l'homme ne sont pas de type

général mais sont spécialisées afin d'exécuter des tâches particulières ou d'agir dans certains champs. Cette approche, désignée par "modularité" ou "spécificité du domaine" ("Domain Specificity") cherche à analyser la nature et la portée de ces capacités spécifiques, leur origine évolutionniste, leur rôle dans le développement cognitif et leur effet sur la culture. La relation entre adaptations obtenues par évolution et expertise acquise n'a pas été très étudiée mais est très intéressante, en particulier pour l'articulation des points de vue culturel et cognitif.

L'étude de la biologie populaire fournit un bon exemple de la manière dont différents modèles de l'esprit fournissent des connaissances culturelles différentes. Beaucoup de travaux en anthropologie cognitive classique ont été consacrés à l'étude de la classification populaire des plantes et des animaux. (Berlin, Beedlove, Raven 1973, Berlin 1992, Ellen 1993). Ces travaux montrent que les différences dans ces classifications biologiques sont les mêmes que les différences dans d'autres classifications, démontrant ainsi que différents modèles du fonctionnement de l'esprit sont à l'œuvre [et qu'il y a un modèle de fonctionnement par culture³].

D'une manière générale, chaque compétence spécifique de domaine représente une structure de connaissance qui identifie et interprète une classe de phénomènes qui sont supposés partager certaines propriétés et donc être d'un type général distinct. La psychologie évolutionniste interprète cette compétence spécifique dans un domaine comme des adaptations acquises à la suite de problèmes spécifiques rencontrés par nos populations d'ancêtres.

En général des compétences spécifiques à un domaine émergent seulement après qu'un état initial de compétence ait coïncidé avec un environnement spécifique et, dans certains cas, avec des manifestations de cette compétence dans des contextes particuliers plus anciens.

Il y a une autre raison plus importante pour que les capacités spécifiques liées à un domaine ne soient pas seulement compatibles avec la diversité culturelle mais puissent contribuer à l'expliquer. Une compétence spécifique traite les informations qui

³ Rajout du réviseur

rencontrent des conditions d'entrée spécifiques. Normalement ces conditions sont satisfaites par l'information appartenant en propre au domaine de compétence ; par exemple le mécanisme de reconnaissance des visages accepte en entrée des patterns visuels qui dans un environnement naturel sont presque exclusivement produits par les visages réels⁴. Cependant les hommes produisent de l'information qu'il utilisent ou cherchent à utiliser pour influencer de différentes manières d'autres informations et pour différents buts.

Illustrons par trois exemples la relation entre une compétence spécifique dans un domaine et un domaine culturel : la classification des couleurs, les mathématiques et les classifications sociales.

Différentes langues présentent des systèmes de catégorisation de couleurs différents, segmentant le spectre des couleurs de façons très nettement différentes : certaines langues n'ont que deux termes pour décrire les couleurs de base et d'autres ont un vocabulaire riche et varié. Selon l'hypothèse de la relativité linguistique ces différentes représentations reflètent différents modes de la pensée.

Les mathématiques naïves fournissent une autre illustration de cette relation entre compétences spécifiques et variation culturelle : toutes les cultures ont un système de comptage et sont capables d'opérations élémentaires même sans scolarisation. Mais ces systèmes de comptage varient de culture en culture : certains sont extrêmement rudimentaires et d'autres sont beaucoup plus complexes. Ces systèmes de comptage ; tirés des ressources morpho-syntaxique du langage, fournissent des outils culturels puissants pour l'utilisation et le développement de la pratique des mathématiques naïves ; cela peut varier considérablement. Des concepts tels que le zéro, les nombres négatifs, les nombres rationnels ...les opérations, les tables de multiplications , les abaquas, etc. permettent de développer les mathématiques bien au-delà des intuitions sur lesquels elles se sont créés.

Le troisième exemple des relations entre compétence cognitive spécifique et culture est celui de la sociologie naïve. Nous pensons habituellement que les enfants font

⁴ NdT : Tous les chinois se ressemblent

connaissance avec tous les groupes humains et les pensent de la même manière, favorisant les différences de surface pour construire des catégories et interprétant celles-ci seulement en termes de différences de surface. Les récentes recherches suggèrent que les différences de surface ne déterminent ni le développement des catégories, ni leur interprétation. Par exemple les jeunes enfants dès l'âge de 3 ans (aux USA) reconnaissent que « les noirs » forment un groupement social important bien avant d'apprendre quels sont les traits physiques associés au fait « d'être noir ». Lorsqu'on demande à ces jeunes enfants de décrire ce qui fait d'une personne en particulier un Noir ils répondent qu'ils ont des dents plus longues ... On a souvent affirmé que le concept de "race" était initialement une création culturelle liée à la colonisation et aux rencontres de peuples vivant au-delà des mers, peuples ayant une apparence différente de celle des Européens. Le concept moderne de « race » a perdu quelque peu de sa spécificité historique et est généralement (mal)interprété comme un système "naturel" de classification des individus en types distincts.

Tous les domaines culturels ne correspondent pas cependant de manière aussi simple à des compétences de domaine spécifiques, en particulier les idées et pratiques religieuses, la superstition et la magie. Cependant, on peut concevoir celles-ci comme résultant d'une extension de ce genre de compétence, parce que l'autre domaine présente des types de relations similaires.

Si les perspectives évolutionnistes et culturelles peuvent contribuer à comprendre des phénomènes culturels spécifiques, elles contribuent aussi à comprendre le phénomène de culture lui-même. Jusqu'ici leurs approches étaient très différentes mais elles tendent à se rapprocher. Du point de vue évolutionniste, il faut considérer et articuler deux processus : l'évolution biologique de l'espèce humaine et l'évolution culturelle des groupes humains. Pour les sociobiologistes ces évolutions sont étroitement liées; pour d'autres biologistes, l'évolution culturelle est un processus évolutionniste réellement autonome dans lequel une forme de sélection darwinienne agit sur les traits culturels pour favoriser ceux qui sont le plus capables de générer des répliques d'eux-mêmes.

D'un point de vue cognitif, il est tentant de faire de la culture un ensemble de représentations (classifications, schémas, modèles, compétences) dont la possession fait

d'un individu le membre d'un groupe. Néanmoins dans l'anthropologie cognitive classique la culture est d'abord et principalement quelque chose dans l'esprit de chaque individu. Des travaux récents ont intégrés les perspectives évolutionniste et cognitive, par exemple (Sperber 1985,1996) a proposé une approche « épidémiologique" de la culture. Dans cette approche, les faits culturels ne sont pas des faits mentaux mais des distributions de faits publics et mentaux liés causalement dans une population humaine. Plus précisément, des chaînes d'interactions, de communication en particulier, vont répartir dans une population des représentations mentales et publiques similaires. L'approche épidémiologique de la culture se raccorde à la psychologie évolutionniste (Tooby 1992) et avec des travaux plus récent de psychologie de développement qui ont mis en valeur le rôle des dispositions innées et de la spécificité de domaine dans l'apprentissage (Hirschfeld et Gelman 1994, Sperber, Premack 1995).

3. La connaissance dans une perspective écologique, sociale et culturelle.

L'activité cognitive usuelle n'a pas sa place dans un cadre expérimental rigide où les informations disponibles sont strictement limitées et contrôlées, mais dans **un environnement complexe, riche en information et toujours changeant**. De plus, dans le cas des hommes, l'environnement est tapissé de manière dense par des objets culturels, des événements qui ont pour la plupart d'entre eux, au moins en partie, la fonction de **produire des effets cognitifs**.

Dans la plus grande partie de la psychologie expérimentale, cette dimension culturelle, sociale et écologique de la connaissance humaine a souvent été mise entre parenthèses, ce qui a été fortement critiqué par des psychologues d'autres obédiences ou par des spécialistes des sciences sociales. Cela est bon, mais aucun programme de recherche, même les plus holistiques ne peuvent construire idéalement leurs objets sans devoir faire abstraction de nombreuses dimensions de la réalité.

Psychologie Ecologique

Des problèmes pertinents d'un point de vue écologique n'apparaissent seulement quand la dimension sociale et culturelle de la connaissance est explorée mais ils apparaissent

aussi à tous les niveaux de connaissance.

Comme le montre la psychologie écologique, même les perceptions d'un organisme individuel pourraient être comprises en termes écologiques. Basés sur les travaux de J.J. Gibson, la **psychologie écologique** s'intéresse aux perceptions non comme si elles étaient de simples stimuli mais comme si elles étaient le schéma de l'environnement, ce qui manifeste les possibilités pour l'action (affordances), et ce qui rend compte à celui qui de sa propre position et de sa mobilité dans l'environnement. Lorsque l'environnement qu'on examine est social et culturel, il y a de bonnes raisons pour repenser même les principes les plus fondamentaux des sciences cognitives, particulièrement la notion selon laquelle l'esprit individuel est *le* siège des processus cognitifs.

Connaissance distribuée et apprentissage

De nombreux travaux décrits aujourd'hui en termes de cognition distribuée ont été introduit par les travaux pionniers de **L. Vygotsky** (décédé en 1934 mais dont les œuvres n'ont été traduites en anglais que dans les années 70!).

L'activité cognitive est mentale et sociale (par exemple le processus cognitif d'un pilote d'avion n'est pas seulement dans sa tête mais aussi dans le cockpit, les autres membres de l'équipage et les manuels (E. Hutchins 1995) d'où les recherches en **interaction humain-machine et ergonomie cognitive**.

L'éducation aussi a été vue dans une perspective vygotkienne. Elle est alors décrite à un niveau intermédiaire entre développement cognitif individuel et transmission culturelle, reliant ainsi le niveau psychologique et le niveau culturel et peut-être le rendant inséparable.

L'approche de la cognition distribuée est très en phase avec le point de vue de l'approche épidémiologique de la culture. L'approche épidémiologique insiste sur le fait que les chaînes causales de distribution culturelle sont des processus cognitifs et écologiques complexes qui s'étendent dans le temps et les populations. Par exemple, le processus d'interaction maître-élève (ou pilote-cockpit) n'est pas totalement autonome mais une façon pour l'enseignant d'être le lien à un processus de transmission plus vaste utilisant

une batterie d'artéfacts, et de faire de l'apprenant l'équivalent d'un lien, d'une autre sorte peut-être, dans le même processus.

Psychologie sociale

Les objectifs de la **psychologie sociale** ont été typiquement d'identifier les tendances et leurs facteurs causaux plutôt que leurs mécanismes et ce qui les compose. Mais nombre des phénomènes identifiés par les spécialistes de la psychologie sociale sont mieux étudiés d'un point de vue cognitif classique. Prenons l'exemple la théorie de la **dissonance cognitive** (Festinger 1957) qui soutient que les gens sont émotionnellement contre les inconsistances cognitives et tendent à les réduire. Des modèles informatiques de dissonance ont été développés récemment à base de réseaux de neurones artificiels pour mettre en rapport la dissonance avec d'autres phénomènes psychologiques comme le raisonnement analogique.

La théorie de l'attribution, (Heider 1958, Kelley 1972) étudie les jugements causals et en particulier l'interprétation du comportement des gens. Certains patterns ont été identifiés, comme l'"erreur d'attribution fondamentale" (Ross 1977), c'est à dire la tendance à surestimer des traits de la personnalité et à sous-estimer la situation qui est cause du comportement.

Les **stéréotypes des catégories sociales**, autre thème typique de la psychologie sociale, sont aussi explorés de manière plus proche de la psychologie cognitive en se concentrant sur le processus d'information et les **structures de connaissance**.

Le domaine de la psychologie sociale où l'influence des sciences cognitives est le plus manifeste est celui de la **cognition sociale**.

Un problème central de la psychologie sociale qui n'est devenu important pour la psychologie cognitive que tardivement est celui de la **rationalité**. Le jugement social montre des cas flagrants d'irrationalité et leur étude par les psychologues sociaux a contribué au développement de l'étude du raisonnement en général (jugement heuristique, raisonnement causal, raisonnement probabiliste, raisonnement déductif). Un domaine où la rationalité joue un rôle important est celui de l'économie (Théorie du choix rationnel, Aide à la décision). Cependant le comportement actuel des agents économiques ne se conforme pas complètement à la théorie normative. (voir Kahneman et Tversky).

Cependant le domaine économique est très spécifique et la validité d'une approche cognitive, pour y servir de modèle, se pose.

Du point de vue de la **psychologie évolutionniste** et de la connaissance distribuée, il est tentant d'adopter une approche alternative en développant la notion d'une évolution qui se serait construite sur la rationalité restreinte, afin d'avoir un critère pour évaluer la manière par laquelle les mécanismes humains d'inférence fonctionnent. Un tel critère impliquerait non seulement des considérations de fiabilité épistémique mais aussi de coût et de vitesse de traitement. (Cosmides, Tooby 1992, Gigerenzer 1995,1996)

Approche anthropologique

Les sciences sociales et en particulier l'anthropologie tendent à aborder la relation entre culture et esprit de manière assez radicale : de manière générale ils affirment que les facteurs culturels ne font pas qu'affecter l'activité mentale mais que l'esprit humain est construit par le social et le culturel. Ceci doit être compris comme signifiant seulement que les processus mentaux humains utilisent à chaque instant et pour chaque activité, des outils culturels, et pour commencer un langage, et aussi des schémas, des modèles, des compétences et des valeurs. Ceci est certainement correct et fait que les esprits humains sont complexes et particuliers. Les esprits ne sont pas des systèmes naturels informés et transformés par la culture, ils sont faits par la culture et sont différents par le fait des différentes cultures. De ce point de vue, la psychologie naturaliste, au moins quand elle traite des fonctions mentales vraies, en particulier l'acte de pensée, est une pseudoscience ethnocentrique occidentale : l'étude de Piaget sur l'acculturation des enfants suisses ne s'applique pas à l'étude du développement cognitif humain universel, de même l'étude des étudiants américains raisonnant sur des tâches de laboratoire n'est pas valable pour la rationalité ou l'irrationalité humaine.

Nous avons vu comment l'anthropologie cognitive place la culture essentiellement dans l'esprit et comment les approches évolutionniste et épidémiologique traitent la culture en terme de distribution sur une large population de phénomènes mentaux et artefactuels.

Le point de vue dégagé plus haut conduit au **relativisme culturel**, les cultures ne sont pas juste des environnements différents mais, littéralement des mondes différents, différant les uns des autres de manière arbitraire : ce point de vue est difficile à concilier avec

n'importe quelle approche naturaliste du développement cognitif. Etant donné que les entrées initiales du développement cognitif sont seulement des myriades de stimulations des terminaisons nerveuses, le processus pour extraire de ces entrées des régularités objectives d'un monde relativement stable est déjà assez difficile à expliquer.

Dans un domaine particulier, la linguistique anthropologique, le relativisme culturel a guidé positivement des recherches qui se poursuivent encore aujourd'hui. E. Sapir, linguiste et anthropologue et Whorf⁵, linguiste, ont développé la thèse de la **relativité linguistique** (hypothèse de Sapir-Whorf) selon laquelle les catégories lexicales et grammaticales du langage déterminent la manière par laquelle le monde est perçu et conceptualisé; chaque langage est la racine de différentes vues du monde. Alors la connaissance humaine ne peut être comprise qu'à travers l'analyse des structures culturelles et linguistiques sur lesquelles elle s'appuie. (voir notion du temps chez les Hopi⁶). Cependant des versions moins radicales de la relativité linguistique ont été soutenues (Lucy 1992, Gumperz, Levinson 1996)

La manière qu'ont les anthropologues de définir classiquement les cultures comme ce qui est relativement limité, homogène et composé d'entités cohérentes, a été régulièrement contestée. L'idée de tribus séparées avec leurs propres cultures est un rêve d'administrateur colonial avant d'être le présupposé des anthropologues.

Les preuves de l'anthropologie classique pour le caractère culturel et la variabilité de notions comme celle de "personne" sont des récits culturels et expriment ce qui se dit de manière conventionnelle. Plus récemment des chercheurs en psychologie culturelle et en ethnopsychologie ont utilisé des méthodes expérimentales pour appuyer les trouvailles de l'ethnographie. (Markus, Kitayama 1991 Shweder 1991).

⁵ Note du réviseur : je conseille de lire l'attaque sur cette hypothèse faite par S. Pinker dans *The Language Instinct*

⁶ voir Pinker supra

Conclusion

Les divers courants de recherche passés en revue dans ce dernier chapitre, les approches vygotkienne, socio-psychologiques et anthropologiques, sont extrêmement fragmentées, diverses et engagées dans des controverses. Ceci ne doit pas masquer le fait que toutes correspondent à des problèmes importants et difficiles et fournissent des éclairages extrêmement valables.

Il est encourageant d'observer que toutes ces approches tendent fortement à théoriser de manière explicite et à utiliser des tests expérimentaux solides.

Plus généralement, il nous semble évident que les perspectives variées que nous venons d'examiner doivent être rapprochées et articulées, et nous avons essayé de mettre en relief les travaux qui contribuent particulièrement à cela

Nous sommes encore loin du jour où les sciences sociales, cognitives et biologiques développeront un cadre conceptuel commun et un programme commun en accord avec les problèmes majeurs qu'elles partagent.

This document was created with Win2PDF available at <http://www.daneprairie.com>.
The unregistered version of Win2PDF is for evaluation or non-commercial use only.